

Témoignage d'un transfuge

Jean-Luc Le Cam (1975)

Contemporain de l'ère moyenne tardive de *l'Homo Bigetus*, j'ai longtemps hésité à remettre ce texte. Non point que le sujet soit sans intérêt, ni ma vénération du Maître moindre, mais parce que je craignais de n'avoir rien à dire de bien intéressant par rapport à d'autres contributions mieux informées, ne serait-ce que parce que mes relations avec Biget furent limitées pour l'essentiel à une année de préparation d'agrégation (1977-78), au résultat malheureux pour moi (et pour près de la moitié de la promotion dans ces temps de réduction drastique des postes au concours après deux chocs pétroliers). L'année suivante, la question médiévale au programme, toute orientale et islamo-byzantine, nécessita le recours à d'autres préparateurs. Mon sujet de maîtrise puis de thèse s'inscrivant dans l'histoire moderne, qui plus est germanique, je ne pus bénéficier de ses conseils de spécialiste. Mais je dois admettre que plus d'un contributeur pourrait objecter ces mêmes limites ; et dois reconnaître que malgré celles-ci, l'impression que fit sur moi Jean-Louis Biget fut profonde et durable, ce qui mérite d'en analyser les causes et de lui rendre hommage. Par la même occasion, j'élargirai mon propos à quelques aspects de mon expérience de l'École. Qu'on excuse par avance la tournure un peu trop autobiographique de ce témoignage, nécessaire pour éclairer le point de vue particulier sur cette époque de quelqu'un qui n'était pas à l'origine historien et s'est senti un peu comme un Huron débarquant d'Amérique.

L'intégration d'un transfuge dans la société des cloutiers

En effet, pour différentes raisons, je fus moins intégré que d'autres à la société clodoaldienne dans une grande portion de mon temps d'appartenance à l'École (1975 à 1980, comprenant une 5^e année spéciale de recherche en Allemagne). J'avais d'abord échappé au processus de pré-socialisation dans une prépa dédiée, ayant intégré comme candidat libre. J'avais fait une khâgne Ulm à Louis-le-Grand, en provenance de ma petite hypokhâgne quimpéroise, sans grand dessein ni espoir d'intégrer l'ENS, si ce n'est sur un malentendu, pour reprendre une célèbre réplique des *Bronzés*. Ayant peu goûté le fonctionnement et l'ambiance de cette usine à prépas, dans un pensionnat dont les conditions matérielles n'avaient guère changé depuis le début du XX^e siècle, j'étais reparti sans regret dans ma province passer une licence d'allemand à l'université de Brest, devenu ipésien par l'admissibilité au concours de l'ENSET que j'avais tenté « pour voir ». Fort de cette demi-réussite à peu de frais et de l'exemple de l'intégration à Saint-Cloud d'un camarade d'internat (Gabriel Bergounioux, alors historien, reconverti ensuite en Lettres modernes), je réalisais que ce type de concours n'était pas hors de portée. Je fis toutefois le pari, plus dilettante qu'audacieux, d'une préparation en candidat libre en parallèle à ma licence en faculté.

Le résultat fut largement à la hauteur à l'écrit, plus acrobatique à l'oral, précisément en explication allemande où mon sens de l'improvisation ne put cacher l'absence d'enseignement reçu sur une œuvre particulièrement difficile de la littérature fantastique allemande. Cette impression mitigée et le malthusianisme légendaire des germanistes – qui considéraient qu'ils avaient assez de recrues avec 5 élèves - me valurent un accueil assez frais des professeurs de l'École. On me dit que je devais être bon en français, autre matière reine de l'oral, pour avoir résisté à la tentative de ce jury de me faire plonger irrémédiablement dans le classement, et qu'il valait mieux refaire une « vraie » licence d'allemand à Nanterre plutôt que de passer ma dernière UV en septembre à Brest. Je n'en fis rien et entamais une maîtrise sur *Le Sujet (Der Untertan)* de Heinrich Mann, plongeant déjà dans la dimension historique de la société wilhelminienne. Mais, livré à la solitude du travail de recherche alors que mes coreligionnaires devaient passer leur licence, j'eus le loisir de méditer la situation. Je pris finalement la décision, que je n'ai jamais regrettée, de changer d'orientation, profitant du privilège de l'équivalence générale du DEUG accordée par l'admission dans une ENS. Après une légère hésitation avec les lettres modernes, je choisis finalement l'histoire. Les caïmans m'acceptèrent sans poser la moindre réserve sur ma capacité d'adaptation à cette discipline dont je n'avais pourtant abordé que la préparation du tronc commun à Ulm et à Saint-Cloud et donc seulement la période contemporaine. C'était le moderniste Jean-Claude Hervé qui assurait à l'époque la responsabilité administrative de la section d'histoire et il m'accueillit avec beaucoup de gentillesse.

Si des raisons plus profondes avaient naturellement présidé à ce choix, je dois dire qu'il fut encouragé par la rencontre d'une joyeuse troupe d'historiens sur le quai de la gare de Saint-Cloud, qui s'embarquait pour un voyage d'études à Vienne. Cela laissait entrevoir une sympathique sociabilité, qui faisait envie. Parmi ceux qui me donnèrent les premières informations sur cet attroupement, il y avait Serge Hénin et Dominique Poulot. Serge me renseigna ensuite plus en détail sur les études d'histoire à Saint-Cloud. Nous devînmes rapidement amis, puis cothurnes, ou plutôt « coblocs » : le partage théorique d'une chambre qui était en principe la règle avant l'agrégation n'étant plus effectif depuis que la plupart des élèves, parisiens notamment, préféraient, au charme suranné de la résidence Pozzo di Borgo, des locations ou une résidence familiale. Je partageais ainsi en théorie en première année la chambre d'un fantomatique chimiste qui me donna des tuyaux pour arrondir les fins de mois par quelques leçons particulières (en allemand) aux rejets de ces banlieues huppées.

Un programme spécial de licence me fut concocté à Nanterre pour rattraper mes lacunes dans les périodes plus anciennes et en géographie de sorte que je fréquentais rarement les mêmes cours que mes camarades. De toute façon, l'année universitaire, commencée seulement mi-novembre à cause de ma reconversion, fut rapidement amputée à partir de début mars 1976 par une interminable grève contre la professionnalisation des études universitaires. Mes origines de germaniste me rattrapèrent ensuite. Un programme d'échange avec l'Allemagne concernant pour la première fois des historiens, politistes et économistes venait d'être lancé et peinait à trouver des candidats du côté français. Les caïmans me persuadèrent d'y adhérer et d'abandonner mon projet d'une maîtrise sur l'histoire de la mort en Bretagne. Je fus le seul historien français à partir à Göttingen, sous le tutorat de Rudolph von Thadden,

tandis qu'une vingtaine d'Allemands se dirigeait vers Bordeaux. L'assistance obligatoire à un séminaire introductif à Ludwigsburg, condition mise au versement de la bourse, m'empêcha de participer au voyage en Sicile avec l'ENS Fontenay, ce que j'ai amèrement regretté. Je ne découvris donc l'intérêt et l'agrément de ces voyages que lors de mes deux années de préparation à l'agrégation. Si à Rome (1978) ce furent essentiellement Yvon Thébert, et Jean-Claude Hervé qui officièrent, le voyage en Catalogne française et espagnole (1977) mit la médiévale à l'honneur. J'entends encore la voie résonnante du Maître dans la crypte de Saint-Michel de Cuxa et ses commentaires du monastère de Ripoll et de l'Apocalypse de Beatus de Liebana. Ces voyages étaient une excellente occasion de renforcer la cohésion des éléments un peu disparates des nouvelles promotions, mais aussi de permettre une intégration verticale en faisant dialoguer les plus anciens avec les plus jeunes. C'est dans ce cadre que j'ai eu l'occasion de sympathiser avec mon aîné François Gauthier avec qui je partageais également des affinités politiques, formant, avec Jean El Gammal un groupuscule PS à l'ombre d'un PC dominateur et sûr de lui.

Ce qui m'avait rapproché de Serge Hénin, et de quelques autres qu'on me pardonnera de ne pas tous nommer, était leur origine provinciale. Nous formions une petite société assignée à résidence à Saint-Cloud la plupart des week-ends, notamment dans les temps de préparation aux concours. Les « sioux » (agents), soutenus par le « syndicat » des élèves, ayant décidé de ne plus préparer de repas le week-end, nous y développions nos premiers talents culinaires à la façon de Gaston Lagaffe et nos recherches œnologiques sur la base des ressources de Vélizy². Plus rarement, nous allions manger un couscous dans le petit restaurant surnommé le Mzab dans ce centre-ville inexistant et désert le dimanche. François Gauthier imitait parfaitement la stratégie habile du tenancier pour nous faire reconnaître et choisir le nom du plat unique qu'il proposait parmi une liste cosmétique aussi fournie qu'incompréhensible.

Ce quasi-statut de migrant provincial était sans doute chez certains un motif supplémentaire de sympathie pour Jean-Louis Biget qui venait hebdomadairement, au prix de très longs voyages en train, de son Albigeois. Alors que sa carrière parisienne eût certainement justifié un déménagement, il avait décidé de garder pendant toutes ces années sa résidence familiale dans le lieu qu'il aimait et sur son terrain de recherche. Il partageait à cette époque certains aspects de la condition des élèves, en ayant une chambre résidence Pozzo-di Borgo. Nous y passions parfois ou l'invitions à prendre le café et, pour ma part, mêler les miasmes de ma cigarette à l'odeur plus agréable de sa pipe.

Le « bulldozer pensant »

Certes, Jean-Louis Biget arrivait précédé de sa réputation et nous savions, bien avant d'avoir nous-mêmes suivi son enseignement, le monument qu'il représentait aux yeux des anciens. Mais l'assistance aux premiers cours d'agrégation constituait pour la plupart une forme de révélation sinon de choc. Il tenait à l'ampleur du propos, au nombre de matériaux mobilisés, à la rigueur de la construction, mais aussi, pour reprendre les catégories de la

LA CHRÉTIENTÉ LATINE AUX IX^e et X^e SIÈCLES = CADRES
INSTITUTIONNELS (PAPAUTÉ EXCLUE), PRATIQUES RELIGIEUSES
ET SPIRITUALITÉ.

A. CADRES INSTITUTIONNELS. MISE EN PLACE ET PERMA-
NENCE.

I. Cadres territoriaux = la géographie paroissiale et diocésaine.

- 1° Le développement du réseau paroissial.
- 2° la géographie diocésaine.

II. Rôle des premiers carolingiens dans la définition des institutions ecclésiastiques.

- 1° Causes = la confusion de l'Église et de l'État.
 - a) fait structurel.
 - b) la conception du pouvoir.
 - c) aspects pratiques.

2° Les grandes étapes de l'organisation institutionnelle de la chrétienté dans le domaine carolingien.

III. L'institution paroissiale.

- 1° Le clergé paroissial.
 - a) composition et rôle.
 - b) formation et instruction.
 - c) conditions de l'ordination.
 - d) les mœurs et la discipline.
 - e) la prédication et la pastorale.

2° le patrimoine paroissial.

- a) l'église et le mobilier liturgique, le cimetière.

Première page d'un cours d'agrégation de la main de Jean-Louis Biget sur une question au programme pour les sessions de 1973-74, sans doute remis en 1975 à des élèves suivant les cours de remise à niveau en première année, qui m'est parvenu par le canal de Serge Héning. Le plan s'étale sur 10 pages, suivies d'une bibliographie liminaire d'une page, puis de 343 pages de cours.

rhétorique aristotélicienne, aux qualités de l'*actio*, c'est-à-dire la façon de mettre en scène le discours. Celle-ci était faite d'un mélange de bonhomie sinon de jovialité, et d'assurance portée par un organe de stentor : le tout aurait mérité le qualificatif de « force tranquille », qui allait bientôt être préempté par la publicité politique. D'aucuns (Serge Héning par exemple) avaient forgé l'expression « bulldozer pensant » pour décrire cette impression de puissance au service de la description historique. Le caractère systématique de la construction, l'ampleur des références mobilisées, le volume traité dont la pagination même du cours rendait suffisamment compte (j'ai conservé comme une sainte relique une photocopie d'un cours

manuscrit de 350 pages du maître sur une question ancienne sans doute mise à disposition en complément), tout cela plaçait Jean-Louis Biget à part, pour ne pas dire au-dessus de tout ce que nous pouvions suivre par ailleurs dans les universités parisiennes. Il est vrai qu'il lui était laissé, dans le système de l'ENS, une large plage horaire dont nous sortions quelque peu hébétés et le poignet fourbu. On s'échangeait les tuyaux, c'est le cas de le dire, pour trouver des stylos au débit d'encre suffisamment puissant pour pouvoir suivre le flux oratoire bigétien.

Ces impressions furent sans doute encore plus vives pour moi qui venais d'un tout autre secteur disciplinaire, où l'essentiel de l'effort est consacré à l'appropriation des textes et de la langue, tandis que la connaissance de la bibliographie secondaire y était réduite à un minimum squelettique par comparaison aux mœurs des serviteurs de Clio. J'avais déjà découvert lors de mon année de licence l'habitude de mes camarades d'émailler leurs discussions de citations de thèses célèbres, qu'ils n'avaient généralement pas lues (mais ça ne saurait tarder), et je compris rapidement que cela faisait partie de l'habitus de l'« agrégatif » en histoire. Mais chez Biget tout cela était effectivement incorporé, digéré et si j'ose dire régurgité à propos, tel le pélican pour sa progéniture.

Ce qu'il y avait de plus étonnant, c'est que ce cours était, on le voyait bien et la copie que j'évoquais ci-dessus en témoigne, assez largement rédigé, mais que les nécessités du respect des horaires amenaient le conférencier à survoler ou résumer certains passages, faisant virevolter les pages sous sa main. J'ai eu le bonheur de revoir cette technique à l'œuvre en l'an 2000 lors du passage de l'HDR à l'université de Brest de notre camarade Jean-Christophe Cassard, historien fécond de la Bretagne médiévale, hélas victime d'une embolie en 2013 peu avant son départ en retraite. Biget, membre du jury, avait préparé un dossier imposant pour analyser tous les apports du candidat et il le survolait de la même manière avec cette grande aisance qui m'a rappelé, comme la madeleine de Proust, ces temps déjà lointains de mon séjour sur les bancs poussiéreux du pavillon de Valois à l'entrée du parc de Saint-Cloud.

Ces grandes fresques savaient à la fois poser les problématiques, rappeler les éléments essentiels du contexte institutionnel, donner la nomenclature nécessaire, puiser aux classiques de l'historiographie tout en ayant soin de nous introduire dans ses derniers débats et ses essais les plus avancés. Sur la question de la France aux XIV^e et XV^e siècles, nous fumes biberonnés à la thèse de Guy Bois sur la crise du féodalisme. L'actualité médiatique, que nourrissait la « Nouvelle histoire » qui avait alors droit de cité sur les plateaux de télévision, faisait l'objet d'un traitement plus distancié, mais pas absent. Ainsi le *Montaillou* de Le Roy Ladurie qui avait fait forte impression et dont le maître savait relever quelques faiblesses peu discernables à des historiens débutants. Le choix de mon sujet de maîtrise en histoire moderne l'année précédente m'avait trop engagé sur une voie difficile mais riche de promesses pour que j'en revienne. Mais sans cela et si j'avais pu suivre plus tôt les enseignements de Biget, il est fort probable que j'eusse choisi l'histoire médiévale comme période de spécialité.

Dans le cadre de la préparation d'agrégation, j'ai eu l'occasion de passer deux colles très instructives sous sa direction : une leçon hors programme sur la cathédrale de Chartres et un commentaire du livre de raison de la famille Benoist à Limoges, qui me sera bien utile

ensuite pour mes propres travaux sur ce genre de sources et dont Biget eut l'amabilité de m'envoyer un corrigé très augmenté trois ans plus tard (J.-L. Biget, J. Tricard, « Livres de raison et démographie familiale en Limousin au XV^e siècle », *Annales de Démographie Historique* 1981, p. 321-363).

Au-delà de cette emprise pédagogique au fond assez courte, il a laissé sur moi une empreinte durable, dont je me rends mieux compte maintenant en faisant le bilan de ma carrière. Sans avoir besoin de m'allonger sur un divan de psychanalyste, je réalise que la rencontre avec le perfectionnisme bigétien révéla en fait chez moi une tendance jusque-là enfouie à la quête de l'exhaustivité sinon de la perfection, conçue comme un idéal, que j'avais hélas moins de moyens que lui de mener à bien. Lors de ma première tentative au concours d'agrégation, je fus incapable de terminer aucune de mes dissertations, sans doute par lenteur et manque de méthode, mais surtout parce que je m'étais lancé à chaque fois dans des constructions beaucoup trop vastes dont la réalisation en temps limité ne pouvait guère dépasser la première partie et l'esquisse des suivantes. J'en avais tiré les leçons lors de ma seconde tentative en adoptant plutôt la méthode de l'élégant survol des idées principales qui caractérisait notre conférencier en histoire contemporaine, Serge Berstein, plus rompu aux exercices de Sciences-Po. Cela m'a valu la première note en histoire contemporaine pour un devoir que j'avais jugé bâclé ou survolé. Mais dès mes travaux de recherche, je revins avec peine et délice à cette lourde recherche de l'exhaustivité qui m'a toujours fait faire trop long et lanterner mes éditeurs. Mes cours mêmes furent sans doute trop complets pour les étudiants que j'avais. Je dois naturellement rendre cette justice à Jean-Louis Biget qu'il n'a aucune responsabilité et n'a fait que révéler en moi une idiosyncrasie, un réflexe profondément enfoui que mes études précédentes et les exemples d'enseignants que j'avais eus sous les yeux n'avaient pas encore permis de mettre au jour. J'ai trouvé, il est vrai, un terrain plus propice à ces exercices en Allemagne où l'on peut rendre des textes de 60 000-80 000 signes sans passer pour un fou. Biget avait d'une certaine façon cette qualité que les Allemands appellent la *Gründlichkeit*, le fait d'aller jusqu'au fond des choses, et qui l'aurait rendu digne de tenir l'hôtel de l'Occitanie et de la Germanie réunies.

Une époque ingrate, une École à la veille d'une mutation

Je garde de Saint-Cloud un souvenir reconnaissant : sans cette intégration ouvrant la possibilité de changement de discipline, encouragé et soutenu par les enseignants de l'École, et cette préparation exigeante aux concours, je n'aurais jamais trouvé ma vraie nature d'historien. Le système n'était pourtant pas ce que je conçois d'idéal pour la formation à l'enseignement supérieur et à la recherche, du moins à cette époque où la pénurie des postes tournait à l'obsession et transformait notre scolarité en bachotage effréné de l'agrégation. J'ai d'ailleurs participé moi-même à cette vaste fabrique quand je suis devenu en 1978-79 co-responsable comme trésorier avec Serge Hénin de l'organisation des photocopies ou « pécus ». Je me souviens des tas de tirages ronéotés, résumés d'ouvrages ou notes de cours prises dans les universités parisiennes, que nous foliotions tous ensemble à intervalles réguliers en fin de journée. Ces masses de connaissances à ingurgiter idéalement allaient sans doute au-delà des limites humaines et avaient pour fonction principale de nous rassurer. Mais l'exercice

consistant à synthétiser une thèse ou un ouvrage important était finalement très formateur. J'ai de bons souvenirs de mon pécufrage du livre de Tucoo-Chala sur Gaston Fébus ou de la thèse de Claude Nicolet sur l'Ordre équestre.

C'était donc notre façon d'aborder la recherche, à travers les travaux de la bibliographie au programme, plus dans une perspective de restitution que de véritable réflexion. Il est vrai que la fermeture des postes dans l'enseignement supérieur pour près de deux décennies ne permettait guère de rêver à une carrière universitaire à laquelle plus personne ne pensait comme une évidence, même si elle a heureusement fini par s'ouvrir à plusieurs d'entre nous. Il n'y avait quasiment plus de postes d'assistants et les ATER et les AMN ne furent créés qu'une décennie plus tard. Ce que je décris est donc un phénomène générationnel et conjoncturel circonscrit à la période de la fin de la présidence giscardienne et du premier septennat de Mitterrand. Je m'estimais pour ma part très heureux de trouver dans ce contexte un poste d'assistant en IUT où il était possible de commencer une thèse. Mais l'annonce de ce point de chute provoqua un blanc dans la conversation téléphonique avec mon patron, Jean Meyer, professeur en Sorbonne. Puis il ajouta : « Vous verrez, vous en rirez plus tard », comme si je lui avais annoncé être versé pour mon service militaire dans un bataillon disciplinaire ! Je retrouvais la distance entre la province et Paris...

L'École était à l'époque dans l'attente d'une mutation, peu soutenue par son environnement, à l'étroit dans des locaux vétustes et sous le coup d'un projet de transfert à Lyon. L'arrivée de Mitterrand à la présidence de la République fut vécue comme un grand espoir de la maintenir sur place ou du moins à Paris. Peu après, celle-ci fêtait son centenaire avec une contribution remarquable de Jean-Noël Luc et Alain Barbé (*Des normaliens. Histoire de l'École normale supérieure de Saint-Cloud*. Paris Presses de Sciences Po, 1982). En tant que membre actif à l'époque de l'association des anciens élèves et historien de l'éducation particulièrement attentif à ces travaux, j'ai encore vécu de près, peu après ma scolarité, ces moments où l'euphorie céda la place à la désillusion. La suite révéla que c'était sans doute un mal pour un bien. Mais tout de même, Biget n'était plus caïman, Rome n'était plus dans Rome...



Jean-Luc Le Cam et Serge Hénin fêtant dignement à Beg Meil, avec langouste et Meursault, leur réussite à l'agrégation en juillet 1979



Jean-Luc Le Cam.

Né le 23/12/1954, études secondaires et Lettres supérieures à Quimper, khâgne à Louis-Le-Grand, licence d'allemand à l'UBO (Brest) 1975, ENS Saint-Cloud 1975-1979, puis 5^e année de recherche en Allemagne. Licence et maîtrise d'histoire à Paris X-Nanterre et Göttingen, CAPES d'Histoire 1978, Agrégation 1979, DEA Paris IV-Sorbonne 1980, Doctorat nouveau régime Paris IV 1992.

Carrière : 1980 Assistant à l'IUT de Quimper (département GEA) et chargé de cours à la Faculté des Lettres et sciences humaines de Brest, 1994-2021 Maître de conférences d'histoire moderne à l'UFR Lettres, 1994-1999 Membre junior de l'IUF. Enseignement à tous niveaux avec une spécialisation dans l'Allemagne et la France de la première modernité, l'histoire culturelle et religieuse, des sciences, de l'éducation, de la ville. Éméritat fin 2021.

Administration : 1995-2009 premier directeur du pôle universitaire pluri-facultaire Pierre Jakez Hélias à Quimper, créateur de la filière histoire de l'art et de l'IUP Métiers du patrimoine, puis directeur du département d'histoire à Brest et de l'antenne Lettres et sciences humaines à Quimper. A la suite d'une crise de succession, directeur de l'IUT de Quimper de 2018 à ma retraite en 2021.

Recherches sur le système éducatif protestant allemand à l'époque moderne comme révélateur d'une société et de ses interactions avec le contexte religieux, culturel et politique. Après des travaux sur les politiques et réseaux scolaires et leur contrôle, ou sur les parcours éducatifs, réorientation vers l'histoire des universités et des pratiques savantes de la première modernité. Membre du Centre François Viète d'épistémologie et d'histoire des sciences (EA 1141) et de nombreuses institutions ou associations de recherche dans ces domaines en France, Allemagne et République tchèque.